

**LA CONCEPTION DE LA NATURE DANS LA LITTERATURE  
FRANCAISE DU DIX - SEPTIEME SIECLE**

Par B.C. NWAOZUZU\*

Le dictionnaire de la langue française (Littre) définit le mot "nature" comme le "ensemble de tous les êtres qui composent l'univers", "ordre établi dans l'univers, ou système des lois qui président à l'existence des choses et "à la succession des êtres". Puis c'est une "sorte de personification de l'ensemble des lois naturelles, puissance des choses naturelles, force active qui établit et conserve l'ordre naturel". Enfin c'est l'essence, les attributs, la condition propre d'un être ou d'une chose" .. On voit de toutes ces définitions se réclamant à "nature" que l'appellation est souvent vague. Son caractère ambivalent nous apparaît à plusieurs reprises, et on en fait l'emploi le plus ambigu. Cette ambiguïté confirme tous les jupes et même s'approfondit jusqu'à la contradiction. La considération de ces contradictions est hors des limites de mon étude. Pour cette dernière, on entend par "nature" l'univers physique par opposition à la nature humaine, puis on vise à relever les formes sous lesquelles le sentiment de la nature se manifestait au dix-septième siècle et à examiner les tendances générales à travers les œuvres de certains écrivains de l'époque.

Au cours du dix-septième siècle, la nature, comme on l'a concue, était sentie par les poètes lyriques, les gens des lettres et les modains. Mais ce sentiment était assez conventionnel. Le siècle était épris du classicisme. Ce dernier était avant tout le théâtre ou la peinture de l'homme éternel, dans laquelle la nature rustique ne tenait pas beaucoup de place. L'époque s'intéressait surtout aux aspects humains et sociaux de la vie. Par conséquent, on tend à conclure trop vite à l'absence du sentiment sincère de la nature dans la littérature de l'époque. Pourtant, cette peinture de l'homme se rattache à la nature, si on croit ce que constate Molière-

*.. lorsque vous peignez les hommes,  
il faut peindre d'après nature. 2*

Le dramaturge veut que la peinture des caractères touche l'homme naturel ou chacun se retrouve. C'est dans cette quête du vrai, cette fidélité à la nature que réside la grandeur artistique de Molière.

Cependant, le théâtre classique à lui seul ne constitue pas toute la littérature du siècle. Tout en restant la création la plus caractéristique de l'époque, il était loin de donner le ton aux autres genres littéraires.

Romanciers, poetes mineurs, peintres et graveurs exprimaient beaucoup plus fidelement les g6uts du temps, et la nature s'exprime bien chez eux. Mais leurs sentiments avaient des nuances individuelles et diverses. Mile de Montpensier, dans sa lettre a Mme de Motteville, a n'aime point la mer, mais elle veut que sa "maison (fut) situe'e dans le voisinage d'un grand bois, et que Ton y /arrival/ par de grandes routes o\j le soleil se fait vair a peine en plein midi".<sup>3</sup> En grande princesse, habituee au luxe et aux ceremonies de la cour, ce n'est

pas preVise"ment la simplicite' qu'elle cherchait. L'iddal qu'elle se formait d'une habitation au milieu des champs temoigne de l'interUt a\* la vie champetre, qui ftait caracteristique de l'epoque, Mme d Motteville reste d'accord avec sa royate amie sur less traits gefneraux du paysage, mais pour son habitation, elle pre"fe>erait a "un lieu ^ve pour la vue, l'obscurite" d'un bois".<sup>4</sup> Le gout de la compagne &ait bien repandu, et'il e'tait sincere puisqu'on s'y promenait et puisqu'on y habitait. Mais on ne chergjiait pas dans la nature ce qui e^tait le contraire des choses humaines, on tendait a associer la nature et l'art. Malherbe exprime bien ('attitude generate lorsqu'il chante la beaute'du chateau et du pare du roi Henri IV dont la manificece fait triompher l'art sur la nature.

*Beaux et grands bastimens d'eternelie structure  
Superbesde matiere et d'ouvrages divers,  
Ou leplus digne Roy quisoit en l'Univers  
Aux miracles de l'Art fait ceder la Nature. 5*

Ce que Malherbe prdfere dans la natur, livrefc a elle-rrt§me, ce n'est pas less spectacles violents et desordonnes, mais les spectacles qui ont d'eux-mesmes un certain ordre et une certaine clarte'. Chez lui comme chez les mondains de l'epoque \$ la nature signifie avant tout ('exuberance des formes et des couleurs dans le monde physique.

On allait me'me plus loin. A cfid'de ceux qui ne voyaient aans la solitude qu'un moyem de devenir rneilleurs, il y avait dej a ceux qui y cherchaient la reveries et la melancolie agreeables, Le plaisir que Jean-Louis GUEZ de Balzac eprouve a se pomemer aux champs s'exprime dans plusieurs lettres. Toujours il en parle avec since'rite, en decrivant chaque detaH agreeable. La situation rrieme de ses terres le contente parfaitemeH. Il lui sembte qu'il y reste encore un peu de la felicite'de l'age d'or:

*Nous sommes id en un petit rond, tout  
couronne de montagnes, ou il reste  
encore quelques grains de cet or dont  
les premiers siectes ont et& faits. 6*

M. de Verderonne avoue nettement ce qu'il aime le mieux dans la nature a chaque saison:

*Au Printemps/'aime les prairies,  
L'email des campagnes fteuries,  
Le bruit des murmurants ruisseaux,  
Et le gazouillis des oiseaux.  
J'aime a voir au temps de l'Automne  
Les fruits dont fa terre foisonne,  
Poires, pesches, figues, et raisins.  
Soft Chez moi, soft chez mes voisins,  
Puis quand t'Hiver A barbe grise,  
Accompagne du vent de bize,  
Renferme dans un froid tombeau  
Ce que la terre avait de beau,  
Je cherche une maison commode...7*

Le gout de M.de Verderonne represente assez fidlement le sentiment ordinaire de ses contemporains. Ainsi bien que la doctrine classique s'oppose plus ou moins a l'expression du sentiment sincere de la nature nue, un gout profond des beautes champetres se retrouve chez les élirivains affranchis de l'influence du classicisme, tels que Racan, Theophile de Viau et la Fontaine, qui montrent, chacun a sa faqpn, un amour de la nature.

La Fontaine surtout reste un des rares poètes de l'époque qui aient accordé beaucoup de place à la campagne et à la vie rustique. Le gout de la nature est vivement exprimé chez ce poète qu'aucune étude du sentiment de la nature au dix-Septième siècle ne peut se passer de ses Fables. Voilà enfin ce qui justifie tant de place consacrée à cet ouvrage dans l'étude actuelle. La Fontaine est familier avec la nature; il connaît par cœur les paysages modestes et gracieux de Champagne et d'Ile-de-France: bois et jardins, rivières et ruisseaux, sentiers haies vives, ferrines et hameaux garannes et basse-cours, c'est-à-dire une nature animée et grouillante de vie. Ce sentiment de la nature se retrouve dans nombre de ses fables, dans le décor de ses petits drames, dans les évocations du printemps et de l'automne, des lentes rivières et des torrents, du vent

déchiré, enfin dans les vers incomparables qui disent la joie des êtres dans la contemplation de la vie champêtre. Une petite anecdote citée par Henri Clouard révèle comment le poète a su saisir dans la réalité des champs maintes scènes qu'on retrouve dans ses fables: Un jour d'été, le poète surprend dans quelques chênaies une hirondelle; puis il repasse au même endroit l'automne; un paysan ensement, tandis qu'une bande d'oiseaux jouent autour d'un vieux mur et par instant disparaissent dans ses trous. Le poète s'imagine alors toutes sortes de rapports entre le champ et les oiseaux; il se rappelle l'hirondelle et, rentrant à pas lents, il laisse s'embellir dans son esprit, autour d'un vieux conte d'Esope qui lui revient à la mémoire, la petite fable qui devient "L'Hirondelle et les petits oiseaux" (I, 8 & 8). C'est ainsi qu'au cours de son vagabondage rêveur et mandatatif, des spectacles, des scènes, toutes sortes d'images vivantes viennent réveiller et vivifier le sentiment de la nature chez lui.

Il observe tant les bêtes; il les connaît si bien qu'il n'a pas de peine à transposer leur exacte image physique en caractère moral et ainsi à leur faire jouer un rôle vraiment humain tout en conservant leur nature animale. Pensons à la cigale insouciante et à la fourmi laborieuse (I, 1), aux petits de l'alouette "voletants, se culbutants" IV, 22, au héron, têtue vaniteuse "au long bec emmanché d'un long cou" (VII, 16), et à tant d'autres animaux croqués dans leur attitude coutumière, avec tout leur manège. Ainsi autant qu'observateur de la nature, La Fontaine sait voir et fait voir; il peint et fait vivre la nature. Certaines de ses évocations de la scène champêtre restent inoubliables: Le long d'un clair ruisseau buvait un colombe

(II, 12)

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours

Dans la saison que les zephyrs ont l'herbe rajeunie

(V, 8).

On reconnaît la poésie de la nature dans "Le Chêne et le Roseau" (I, 22); "L'Hirondelle et les petits oiseaux" (I, 8). Qu'en relise la peinture de l'orage suivie

d'une éclaircie dans "Les Deux Pigeons" (IX, 2), l'hymne à la "douceur secrète" de la solitude (XL, 4), les ébats de Jean Lapin dans la lumière matinale (VII, 16) pour voir combien La Fontaine est familier avec la vie de la campagne.

Cependant, la nature qu'il exprime dans ses œuvres n'y intervient guère pour elle-même. Elle sert surtout de décor à la comédie, et parfois même

d'une sorte de perspnnage muet, tel que Ton voit dans ta. personnification des vege'taux dans "Le Jardinier et son seigneur":

*Le pis futque I on mit en pitecrx equipage  
Le pauvre potager: adieu, planches, carreaux,  
Adieu chicoree etporreaux.  
Adieu de quo! mettre au potage  
Le lievre etaitgite dessous un mastre chou.  
(IV.4)*

Cette personnification constitue dans la petite comedie un ele'ment indispensable de l'action. Le sentiment de la nature chez La Fontaine reVele son ame du bonhomme, qui aime a contempler la nature, qui jouit d'elle surtout quand elle est pluaimable, plus sereine, plus proche de son esprit. Tout le debut de la fable des lapins, incorpore'e dans le "Discours a M le duc de La Rochefoucauld" n'est qu'une merveilh d'humour, de poesie et de pittoresque:

*A l'heure de l'affut, soitlorsque la lurnieere  
Precipite ses traits dans l'humide sejour.  
Soitlorsque le soleil rentre dans sacarriere,  
Et que, n'etant plus nuit, H n'est pas encor jour,  
Au bord de quelque boissur unarbreje grimpe  
Et, nouveaux Jupitr, du haut de cet Olympe,  
Jefoudroie, a discretion, Un lapin qui n'y pensait guere. (X. 14)*

Le onntemps esi "le temps que tout aime et que tout pullule dans le monde" (IV. 22). Mats pour La Fontaine, cette saison est surtout le temps du retour de la sante pour un homme, comme- lui, torture'par les rhumatismes. Ainsi ecrit-il le 18 Decembre 1687 a M. de Saint-Evremond:

*Nousattendons le retour des feuilles et  
celui de ma sante: autrement il me  
faudrait chercheren litiere les aventures. On  
m'appellerait le chevalier du rhumatisme: nom quit  
ce me semble, ne convient guere 4 un chevalier errant 9*

Tel est l'amour de la nature chez La Fontaine, C'est le sentiment d'un epicJrien, sans doute, mais cet epicurien est tendre. humain, reconnaissant et modeste Puisque les esprits de m'e'meespece tendent a se rappeler, l'etude du gout de la nature chez La Fonaine fait rappeler

naturellement le mfeme sentiment chez Mme de Se'vigne" qui, aprgs La Fontaine, est l'esprit de Kepoque chez qui la nautre tient la plus de place. Ayant vecu souvent a la campagne, surtout a Livry et aux Rochers, elle connaît les bois de l'automne et de l'hiver aussi bien que le charme de l'ete'. Elle se plait aux belles allees tranquilles et la preservaient des fines pluies et o"u elle aimait se tfouver soule pour rever.

*Mes petits arbres sont d'une  
beauté surprenante. Pilots les  
eleve jusqu'aux nues avec une  
profits' admirable. Tout de boh,  
rien n'est aussi beau que ces  
Allees que vous avez vcies nafre. 10*

Sa Correspondance est emplie des scènes de vie rustique: récits de journeys et menus détails, reveries, descriptions de travaux comme la fenaison, types de serviteurs tels que le vieux jardinier.<sup>11</sup> L'expression du descriptions ou elle met beaucoup d'elle-même et où elle nous fait voir les lieux et les spectacles qu'elle aime: le jardin et le petit pont de Livry, le moulin, la "sainte horreu" de la foret, les "épouvantables beautés des montagnes provençales couvertes de neige". Puis elle fait voir ta couleur et même la nuance des saisons, tout en évoquant avec joie le triomphe du mois de mai à Livry: "Lerosigaol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts". De la même façon, son évocation du commencement de l'automne à Livry reste l'un des passages inoubliables dans la littérature française du dix-septième siècle:

*Je suis venue iciachever les beaux  
Jours, et dire adieu aux feuilles;  
elles soft encore toutes aux arbres;  
elles n'ont fait que changer de  
couleur: au lieu d'être variées, elles  
sont aurores, et detant des sortes  
d'aurore, que cela compose un  
brocart d'or riche et magnifique,  
que nous voulons trouver plus  
beau que du vert, Quand ce  
ne serait que pour chârir jZ*

On voit de cette évocation vivante de la nature que Mme de Sévigné la regarde en artiste et que c'est en artiste qu'elle en reflète la vie.

Le gout de nature chez elle se caracterise avant tout par la fralcheur de la vision. Un spectable vu ou imagine par elle n'est jamais banaL Les scenes decrites s'imposent a nous par un pittoresque piquant qui va parfois jusqu'S rimpressionisme. Ce sens poetique et pictural de la nature nous frappe d'autant plus qu'il est rare chez les a'crivains classiques. Se referant a cette finesse de gout, cette maniere persbnnele et diligante de sentir la nature, Lahson ecrit:

*Elle (Mme de sevigne) aime la nature.  
et par la ses lettres mettent  
une note originate dans la  
litterature classique... Elle  
en fait de la joie, comme de  
tout, er unejoie physique,  
sensuelle, unejoie des yeux  
et des orielles. 13*

#### **NOTES**

1. Emile Litire; Dictionnaire de la lanque fran, caise (Paris, 1969), 15. pp. 538 -645.
2. J - B. Moliere, La Critique de l'Ecole des femmes. Scene VI.
3. Mile de Mohtpensier, Memoires (Paris, 1659), t. VII, p. 3.
4. Ibid, p. 12.
5. F. Malherbe, Beaux et grands bailments," cite' dans A. Lagarde et. L. Michard, Collection textes et Litterature (Paris, 1964), t. Ill, p. 23.
6. Guez de Balzac, Oeuvres (Paris, 1654), t. I, p. 24.
7. Segrais, Recueides Portraits et Eloges dedie "a Mademoiselle (Paris, 1659), t. I, pp. 306 - 307.
8. H. Clouard, La Composition Francaise prepares (Paris, 1964) p. 292.
9. Jean de La Fontaine. Oeuvres completes, ea. Marmier (Paris, 1965), p. 50. 10
10. Mme de Sevigne Correspondence, ed. Roger Duchene (Paris, 1972)
11. ibid., pp. 303 - 304.
12. Mme de Sevigne, Lettres choisies, ed. Fran caise Basse (Paris: Hachette, 1968), p. 94,
13. G. Lanson, Histoire de la Litterature fran, caise Paris, 1951), p. 485.
14. Vicomte de Broc, La Fontaine Moraliste (Paris, 1896), p. 51.
15. Me Cann Le Sentiment de la nature en France (Paris, 1926), p. 10
16. La Fontaine, o0. cit., p. 26
17. Ibid.